



HAL
open science

Erich von Stroheim, l'art d'être méchant

Fanny Lignon

► **To cite this version:**

Fanny Lignon. Erich von Stroheim, l'art d'être méchant. Les bons et les méchants dans le cinéma anglophone, Publidix, pp.311 à 316, 2005. hal-00520825

HAL Id: hal-00520825

<https://hal.science/hal-00520825v1>

Submitted on 5 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fanny Lignon

Maître de conférences

Etudes cinématographiques et audiovisuelles

Université Lyon 1

Laboratoire ARIAS (CNRS / Paris 3 / ENS)

E-mail : fanny.lignon@univ-lyon1.fr

Publications : <http://hal.archives-ouvertes.fr/aut/Fanny+Lignon/>

LIGNON Fanny, « Erich von Stroheim, l'art d'être méchant » in *Les bons et les méchants dans le cinéma anglophone*, Bordat F. et Chauvin S. dir., éd. Publidix, Nanterre, 2005, p. 311 à 316.

ERICH VON STROHEIM L'ART D'ETRE MECHANT

Erich von Stroheim est peut-être le cinéaste qui s'est le plus attaché à mettre en scène l'antipathie. Personne n'a oublié le célèbre slogan « The Man you Loved to Hate » inventé à son intention par le département publicité de l'Universal. Stroheim a effectivement construit presque toute sa carrière sur l'exploitation des méchants et des méchancetés. Nous allons examiner la genèse et l'évolution de ce phénomène à travers la logique des rôles qu'il a lui-même interprétés, dans ses films et dans ceux des autres.

A l'école des "Dirty Hun"

On remarquera tout d'abord que cette spécialité ne s'est pas révélée spontanément. Lorsqu'on considère ses toutes premières apparitions à l'écran, alors qu'il n'est que figurant, on le voit sous les traits d'un soldat noir qui tombe d'un toit (*Birth of a Nation*, David W. Griffith, 1915), on le voit sous ceux d'un valet de chambre plus snob que son maître (*Old Heidelberg*, John Emerson, 1915), on le voit secrétaire dans un établissement scolaire (*Ghosts*, George Nicholls, 1915). A cette époque, Stroheim ne choisit évidemment pas les rôles qu'il interprète et n'est pas libre de composer ses personnages. Les emplois qui lui sont confiés ne se caractérisent pas particulièrement par la nécessité de paraître méchant.

Mais Stroheim a envie qu'on le remarque. Dans la faible marge de manoeuvre qui est lui est impartie, il ajoute des petits détails significatifs : un bandeau sur l'oeil, un unique gant noir, un brassard de deuil, un monocle, sans parler de sa fameuse coupe de cheveux. Il s'agit de se faire remarquer, et Stroheim sait bien qu'il est loin de ressembler à un jeune premier. Il va pourtant tirer un parti éclatant de son physique insolite. Nous sommes en 1917, le Lusitania vient d'être torpillé. Les Américains n'éprouvent plus la moindre sympathie pour les Allemands, c'est une véritable aubaine pour Stroheim qui mise sur cette antipathie et entreprend d'exploiter l'aspect typiquement germanique de sa personne. La stratégie se révèle efficace, on le remarque, on l'engage pour jouer dans les films de propagande. Pendant toute la durée des hostilités, il sera "The Dirty Hun", le sale boche.

Les scénarios qu'il interprète ne s'embarrassent pas de nuances et lui imposent de camper des personnages en tous points odieux. Dans *The Unbeliever* (*Le sceptique*, Allan Crosland, 1918), il fait fusiller une grand-mère et son petit fils sous les yeux de la mère, qu'il n'épargne que pour d'autres supplices. Dans *Hearts of the World* (*Les coeurs du monde*, David W. Griffith, 1918) il vient livrer une pure jeune fille aux officiers prussiens réunis dans le donjon de la luxure. Il accède enfin au paroxysme de la cruauté dans *The Heart of Humanity* (*Le coeur de l'humanité*, Allen Holubar, 1919), lorsqu'il jette un bébé par la fenêtre afin d'être plus tranquille pour violer sa nurse.

Stroheim tourne ainsi 7 films de propagande au cours desquels il perfectionne la figure de l'infâme teuton. On est frappé, aujourd'hui encore, de la conviction qu'il apporte à une représentation aussi caricaturale. Son être tout entier, jusque dans ses mouvements les plus infimes, contribue à faire croire à son personnage. L'acteur fait déjà preuve d'une conscience quasiment obsessionnelle et d'un talent très sûr. Les années de guerre ont donc permis à Stroheim de trouver la voie qui devait le conduire au succès. Il sera le méchant. On peut maintenant regarder différemment les petits détails significatifs dont nous avons parlé tout à l'heure. Le bandeau noir évoque l'image du pirate sanguinaire, le gant unique, noir lui aussi, ne peut être que celui d'un assassin.

Le "Dirty Hun" se reconnaît à son uniforme. Il est officier dans l'armée impériale d'Allemagne et généralement prussien. Aux yeux du public, il ne fait aucun doute que celui qui joue de tels rôles est un vrai militaire. Et Stroheim, qui a toujours affirmé sans preuve qu'il avait été lieutenant de cavalerie, trouve avec le cinéma le moyen de conforter ses dires. Il expérimente pour la première fois, et avec succès, la méthode qui lui permettra durant toute sa carrière de transformer ses mensonge en vérités. Il a trouvé sa pierre philosophale !

Le cinéma réalise de façon magique les ambitions du jeune juif autrichien qui rêvait tant d'être officier de carrière. Il est clair que les rôles de "Dirty Hun" lui ont apporté une satisfaction personnelle incontestable. Des années plus tard, il se vantait toujours d'être détesté par les autorités allemandes et prétendait qu'elles ne lui avaient jamais pardonné ses films de propagande. Hollywood a donc promu

Stroheim au rang d'officier, avec toutefois une contrepartie : l'indignité, les mauvais sentiments et la méchanceté. Qu'à cela ne tienne, Stroheim va à nouveau retourner la situation et transformer ce nouvel obstacle en tremplin. Il fera de la méchanceté sa spécialité artistique.

Profession : méchant

Dans *Blind Husbands*, le premier film qu'il interprète et réalise, Stroheim pose les bases d'un anti-héros à sa mesure qui sera le personnage principal et qu'il destine à son usage exclusif. Il joue avec son image d'acteur, utilisant la toute récente notoriété que lui ont valu les films de propagande pour camper un militaire toujours aussi méchant mais plus vraisemblable et plus nuancé. C'est ainsi que le lieutenant Eric von Steuben, le héros de *Blind Husbands*, est une savante transposition des soudards auxquels Stroheim a habitué son public. Il n'est plus en guerre, il est en vacances, il n'est plus en pays conquis, il est chez lui, il ne tue plus, il déshonore, il ne viole plus, il séduit. Mais est-il vraiment méchant ? Il transgresse bon nombre d'interdits, moraux, sociaux et religieux, des fautes qui pour une certaine Amérique à une certaine époque étaient considérées comme autant de crimes. Il a conservé certains des traits de caractère de ses premiers rôles, et en particulier la lâcheté. Il ne s'attaque qu'aux individus vulnérables et aux faibles : une servante de l'auberge naïve et crédule, une femme mariée trop sentimentale et un peu déçue. Il se garde bien d'affronter ouvertement le mari ou son ami Sepp, le montagnard philosophe. Il se contente de donner en cachette un coup de pied à son chien. Il n'arbore les stigmates de la méchanceté que lorsque Margaret le voit dans un cauchemar.

Lorsque Steuben est avec Margaret, il se déguise en "bon". Il est aimable, attentionné, courtois, mais trop aimable, trop attentionné, trop courtois. Cette évocation est aussi excessive dans son angélisme que la vision de cauchemar l'était dans son diabolisme. On serait tenté de faire la moyenne et de penser comme Sepp qu'il ne s'agit que d'un individu banalement médiocre. Mais ce qui pour Stroheim est vraiment haïssable, c'est sans doute l'intersection de ces deux ensembles, à savoir l'hypocrisie.

Le Conte Wladislas Sergius Karamzin de *Foolish Wives* ressemble fortement au lieutenant Erich von Steuben. Revêtu comme lui d'un uniforme impeccable, il se présente à ses victimes sous les apparences d'un homme du monde accompli, galant et prévenant. Comme Steuben, sa principale occupation consiste à séduire les femmes en ne négligeant pour cela aucune des ressources d'une hypocrisie particulièrement agissante. Comme Steuben enfin, il est le personnage principal du film. Mais depuis *Blind Husbands*, Stroheim a perfectionné son méchant. Tout d'abord, le lieutenant est devenu capitaine. Il est aussi devenu franchement malhonnête. Il tire ses revenus d'une salle de jeu clandestine, il écoule de la fausse monnaie et extorque de l'argent à ses conquêtes. Différence importante, il ne travaille plus seul mais en association avec deux aventurières, aussi peu scrupuleuses que lui. Le héros de *Blind Husbands* trouvait dans la séduction le ressort de son activité. Celui de *Foolish Wives* est plus exigeant.

Son objectif est double : il veut que la femme se donne et qu'elle lui donne de l'argent. Mais le conte n'est pas formaliste, ses connaissances peuvent indifféremment commencer par payer de leur poche ou de leur personne. Marushka, sa servante, est enceinte de ses oeuvres. Il va la convaincre de lui donner ses maigres économies. Avec Margaret, il commence par se faire donner l'argent qu'elle a gagné au casino.

Dans des situations extrêmes, Karamzin retrouve la brutalité et la férocité des "Dirty Hun". Au quotidien, seul avec ses cousines, il se contente d'une vulgarité prétentieuse. Mais tandis que Von Steuben évoluait dans une atmosphère pure et naturelle, Karamzin exerce ses coupables activités dans un monde trouble et artificiel. Il se doit donc d'être encore plus méchant, mais il se doit aussi de cacher cette méchanceté au monde extérieur s'il veut persister dans cette voie. Le mensonge et l'hypocrisie atteignent en conséquence des niveaux qu'ils n'avaient jamais connus. Il est vrai qu'il y a fort à faire tant Karamzin cultive sa méchanceté. Mais il finit par se laisser déborder pour un résultat dramatique. Lors de l'incendie de la villa Amorosa, il abandonne Margaret sans hésiter et saute le premier dans la couverture tendue par les pompiers. La lâcheté qu'il avait si bien dissimulée éclate au grand jour, et les témoins de l'incendie vivent l'événement en même temps que les spectateurs du film. Un escroc "normal", se sachant démasqué, opterait pour la fuite. Mais Karamzin réagit autrement, il n'est plus maintenant que l'esclave de sa méchanceté et de ses bas instincts. Stroheim le précipite vers l'apothéose de sa vilénie : il va violer la fille idiote, sourde et muette de Ventucci, le faux monnayeur. L'épilogue est connu : celui-ci le surprend, le poignarde, et jette son cadavre dans l'égout. En d'autres termes, dépouillé de la cape d'hypocrisie qui le dissimulait, le méchant selon Stroheim ne connaît plus de limite et cesse d'être une créature viable. La vérité lui est aussi fatale que la lumière du jour peut l'être pour un vampire ! On appréciera l'ironie, et paradoxalement la sincérité de Stroheim, lorsqu'il s'attache à démontrer la puissance du mensonge...

Stroheim a donc mis au point un prototype de méchant. Il va l'exporter en le transposant pour créer les nombreux personnages antipathiques qui peuplent ses autres films. Madame Malot, la couturière entremetteuse de *The Devil's Pass Key*. Huber Kallafati, le patron cruel et vicieux du manège de *Merry-Go-Round*. Marcus Schouler, le rival lâche et impitoyable de Mac Teague (*Greed*). Le prince Mirko, l'héritier dépravé du trône du Montebianco (*The Merry Widow*). Jamais les méchants n'avaient été aussi splendides, jamais ils n'avaient à ce point occupé le premier plan. Et jamais le public n'avait autant aimé les haïr.

Ni ange ni bête

Tout se passe comme si Stroheim avait exploré, avec von Steuben et Karamzin, les arcanes de la méchanceté, du moins de la méchanceté telle qu'il la concevait. Agissant en pionnier, il s'était investi lui-même dans ces recherches périlleuses et le succès avait couronné son audace. Dès lors, il n'était plus utile

qu'il continuât à s'exposer au risque de se compromettre. Et c'est ainsi que dans ses autres films, il adopte une stratégie nouvelle. Il met toujours en scène des méchants dignes de lui, mais laisse à d'autres comédiens le soin de les interpréter. Lui-même, lorsqu'il joue dans ses propres films, continue pourtant de s'octroyer le premier rôle. Mais celui-ci a subi une métamorphose. Dans *The Wedding March*, le prince Nikki semble désespérément sympathique.

Cette révolution ne s'est cependant pas faite en un jour. *The Merry Widow* peut être considéré, à cet égard, comme un film de transition. Les deux frères qui soupirent après la Veuve Joyeuse sont à l'évidence un seul et même personnage animé de sentiments contradictoires. Danilo n'a que les bonnes pensées, Mirko n'a que les mauvaises. De toute évidence, le rôle de Mirko devait revenir à Stroheim. Mais Irving Thalberg, rendu méfiant par certaines mésaventures précédentes, s'opposa formellement à ce qu'il se mît en scène. C'est donc Roy D'Arcy qui tient le rôle de Mirko ; il imite d'ailleurs plus ou moins consciemment le jeu de Stroheim. Danilo, quant à lui, est joué par un jeune premier hollywoodien : John Gilbert.

Dans *The Wedding March*, l'acteur metteur en scène Stroheim rompt délibérément avec les rôles qui lui avaient valu sa notoriété. Il abandonne les méchants de caricature au profit d'un caractère plus nuancé et plus humain. Le prince Nikki est foncièrement bon, mais il n'est pas exempt de défaut. On lui reprochera en particulier sa faiblesse et sa lâcheté. Mais on est pourtant bien loin de Steuben et de Karamzin ! Somme toute, pour obtenir un héros plus réel, Stroheim invente d'adapter au cinéma les Pensées de Pascal ! Dans *The Wedding March*, la méchanceté se trouve également répartie entre le petit peuple et les aristocrates, l'hypocrisie, omniprésente, règne sur les conventions sociales.

Denis Marion fait remarquer « qu'une tradition bien établie à Hollywood voulait que la promotion d'un acteur célèbre pour avoir incarné des personnages antipathiques consistât, non à lui en chercher de plus importants, mais à le faire changer d'emploi et à lui faire jouer de beaux rôles ». ¹ Ce principe a probablement influencé l'évolution du cinéaste, mais il n'en est pas l'unique responsable, car Stroheim, pour des raisons personnelles, désirait modifier son image. Le temps était venu où l'officier germanique et dépravé devait céder sa place à un officier tout aussi germanique mais parfaitement respectable. Le cinéma avait donné à Stroheim son uniforme et ses galons. Que ne lui donnerait-il une aristocratique naissance ? Et comme par hasard, les parents du Prince Nikki satisfont aux conditions requises. De là à ce que le public voie en Nikki une évocation du passé européen d'Erich von Stroheim, il n'y a qu'un pas. Le public le franchira d'autant plus volontiers qu'il fera la comparaison avec Steuben et Karamzin, passionnants mais irréels dans leur excès de méchanceté. Et Stroheim se rangera à l'opinion générale, feignant d'ignorer qu'il est l'inventeur de sa propre biographie. Une fois de plus, le cinéma aura comblé ses vœux. Grâce en soit rendu aux méchants qui l'ont rendu célèbre !

On sait que Stroheim a été "interdit de mise en scène" après *Walking Down Broadway*. Dès lors, on ne le verra plus à l'écran que dans les films des autres, une cinquantaine de rôles plus ou moins importants. L'évolution que nous venons de signaler n'est en aucun cas responsable ni des mesures discriminatoires qui ont frappé le réalisateur, ni de la fréquence des engagements qui lui ont été proposés. On fait appel à lui pour ses qualités d'acteur et sa réputation de spécialiste des rôles antipathiques. Les plus paresseux des metteurs en scène se contentent d'appliquer une formule qui a depuis longtemps fait ses preuves : uniforme et malveillance ! Les plus ingénieux intègrent dans leurs films les modifications que Stroheim a apporté à son image. Mais de Raymond Bernard à Jean Renoir, de David Howard à Billy Wilder tous ont à coeur de jouer avec son image de méchant. Et c'est ainsi, en particulier, que Stroheim a conquis le public français. Dans *La grande illusion*, le Commandant von Rauffenstein ne manque pas de se montrer fort désagréable vis à vis de Maréchal et de Rosenthal. Il exhibe sans délicatesse les défauts inhérents à son grade, à sa caste et à sa nationalité. Mais il dissimule par ailleurs une grande noblesse de caractère et une véritable sensibilité. La combinaison de ces éléments, a priori antagonistes, permet ainsi à Stroheim d'accéder à la postérité sous la forme qu'il désirait.

Malgré la victoire que Stroheim vient de remporter dans son grand oeuvre de création personnelle, son image ne cessera jamais d'évoquer une certaine méchanceté. L'une des principales caractéristiques de Steuben comme de Karamzin, ses créations les plus typiquement haïssables, concerne leur nationalité. Ils sont européens, leurs victimes sont américaines, et le film, tourné en Amérique, est destiné aux Américains. Stroheim était donc relativement libre de forcer le trait. En montrant aux Américains, tous plus ou moins originaires du vieux continent, la décadence du monde qu'ils avaient quitté, il les confortait dans le choix de leur pays d'accueil et faisait l'éloge de la société qu'ils avaient construite. Mais peut-être est-il exagéré de dire qu'un méchant de cinéma a contribué à renforcer l'unité de la nation américaine...